

« Moi je vais lui faire dire la vérité »

Unique flash auditif présent dans ma mémoire à cet instant. Je me revois nager intérieurement... pour quitter une apnée imposée profonde dont la douleur physique n'est rien comparée à la chute artificielle qui m'a été infligée durant ce sommeil passé. L'obscurité du néant de ce soir-là me fait défaut. Je manque. Je n'ose imaginer les absurdités que j'ai pu étaler la veille, à la table du « Gros Landais », un sénateur que mon employeur me pria d'entrevoir pour un interrogatoire musclé, et de Monsieur Fleuret, Maire de cette vieille ville aussi déstabilisante que les pierres qui ornent ses murs. Mes yeux collent, il me tarde la deuxième tasse de café pour commencer cette longue journée en tête-à-tête avec une cigarette : « Erno tue ! » Où ai-je entendu cela ? Mon œil droit lorgne la bouteille de whisky qui me nargue sur la table basse alors que le gauche, lui, se dédouane de l'horloge pas assez avancée pour l'heure de l'apéritif, mais tant pis, soyons honnête, « ça fait plus écrivain ! » (*L'heure actuelle* est un journal aux idées bien arrêtées dont la valeur m'a décidé à en intégrer les locaux suite à plusieurs échanges postaux.)

Un peu plus tard, les analyses à l'hôpital me confirmeront avec certitude que l'on m'a injecté un alcaloïde qui peut servir de poison mortel ou de sérum de vérité selon le dosage ; « Comme si mes addictions ne suffisaient pas ! ». Je hais ce moment où le premier rayon médiant de soleil rappelle au matin que les ombres n'ont voulu de vous.

« S'il se touche la jambe droite je craque »

Encore un flash auditif de cette nuit-là, entre incompréhension et dégoût mon cœur balance. Me faire sodomiser par un rhinocéros dans une arène devant plusieurs milliers de personnes aurait été moins humiliant. Qui était ce ? Pourquoi m'ont-ils laissé en vie ? Bref, passons, il me faut faire abstraction au plus vite de cet événement et même en faire le deuil à défaut de ne pouvoir proposer le mien. Le papier pour lequel j'ai été envoyé ici risque de me prendre plus de temps que prévu et étant donné l'état de cet « Hôtel de l'Est », ça ne va pas être une partie de plaisir. Heureusement la baguette tradition du boulanger d'en bas me console.

Assis à une table du Bar, concentré sur ma nouvelle, une femme cheveux châtain coupés au carré s'assied, et sûre d'elle, me glisse une carte enveloppée de cuir :

— Interpol ! Tu permets ?

Similaire à l'effet que provoque son décolleté plongeant sur mon érection, son arrogance est dure et vive.

— Atragi Sandra. Officier de second grade. Mais appelle-moi Gigi. Et tu es Gérard Kandom missionné par le journal *L'heure actuelle* pour enquêter sur le gang Soul River ?

— Oui. Suis-je forcé de répondre à vos questions ? Mon employeur est-il informé de la présente démarche ?

— Le directeur de ton canard c'est un copain de partouze alors me gonfle pas ! Nous allons être appelés à nous revoir, et ne quitte pas l'hôtel avant d'avoir eu notre autorisation.

Et elle s'éloigne comme si de rien n'était.

Memento : m'arrêter aux PTT pour demander confirmation à Mr Termiel, le directeur de rédaction.

« Il ne me manquait plus que ça ! La criminelle ! Et du peu que je les connaisse, ces engins-là quand ils s'accrochent à un bout de viande ils ne le lâchent pas. » Soul River est un syndicat familial du crime qui occupe la majeure partie de leurs journées dans le secteur, la baleine leur donne du fil à retordre et les balade depuis de longues années. Monsieur Maurice a le bras plus long qu'une jambe de bois et il recrute à l'Assistance. Ça sent le barbecue et il se pourrait que je serve d'allume-feu. C'est un coup de vent cet homme, à égale distance entre bonnes œuvres et disparitions étranges. Il est surnommé "Le Pâtre" dans la confidence à cause du Bar qui lui appartient et dont la réputation varie de la légende à la peur glaciale. Des regards, des gestes et des attitudes, à l'endroit où les mots ne doivent, le genre à commanditer un meurtre sur un simple hochement de tête. »

Post-it : Ne pas oublier de remercier mon employeur pour cet article suicide.

Un V-max flambant neuf se poste devant le café et le loulou qui en descend ne doit pas atteindre le quart de siècle. Il se trouve être David, le fils de Mr Maurice, ou plutôt l'illégitime d'une de ses nombreuses maîtresses et à première vue celle-ci doit être italienne. Froid, sanguinaire et expéditif, voilà les trois adjectifs qui conviennent le mieux pour décrire le gamin.

Les allées et venues sont incessantes au bar du Montagnard, je m'étonne de l'abondance de punks, et ce parfum qui me sermonne, me rappelle un hier auquel on ne se substitue. Si se transposait mon odorat et mon ouïe un chant envoûtant m'emmènerait dans l'instant devant la porte. J'attends... Quelques dix secondes interminables s'écoulent et je regagne le bar. De toute façon les voix provenant des chambres attenantes à la mienne me provoquent des crises aux portes de la psychose.

La même table, la même liqueur dans la même bière et toujours la même blonde accoudée au cendrier. Et voilà le retour de la peau de vache, Sandra ! Gigi qu'elle dit !

— Tu me remets ?

— Oui. Gigi la crème de la crim' ?

— Te perds pas dans ta frime ou je te renvoie dans ta ferme ! Il est plus qu'exceptionnel que nous intervenions directement avec des civils pour ce type d'opération mais nous pensons que tu peux nous fournir des renseignements, et à dire vrai nous envisageons même une obligation de service commandé, sans filet et pas payé.

— Hormis le fait que ma compromission n'est pas à vendre, je suis tenu au secret professionnel et ce de façon contractuelle.

— Je le crois pas ! Il va me rendre folle celui-là ! Et mon pied au cul, menotté aux murs de nos locaux, tu penses que tu pourrais faire quelque chose pour moi ? ... Bon d'accord. Pour faire court, Mōssieur le Pâtre Maurice se pose des questions sur un de nos agents d'infiltration, ça pue l'essence et depuis quelques jours son gamin s'agite avec sa motocyclette quand il ne change pas de charrette deux fois par jour, Renault Alpine, Golf Gti j'en passe et des R8 Gordini, il est plus difficile à filer que Fantômas.

— Si cela peut vous rassurer sachez que je suis tout disposé à apporter ma contribution aux administrations de ce cher gouvernement, mais il se trouve que je ne possède actuellement aucune information digne de traitement.

— Écoute moi bien petit trou du cul enchemisé ! Garde un œil ouvert sur les événements à venir, je te laisse juger, et je te souhaite que ce jugement ne force pas ton autre œil à le rester également.

— Oui !, je lui réponds.

Et elle sort du shop. La fermeté de ses fesses m'éloigne légèrement de la conversation qui vient de se dérouler. Je sors, il pleut, c'est moche et mes souliers s'adonnent à la brasse coulée, un parfum de caramel amer brûlé me retourne l'estomac.

Au coin de la rue Reflet j'observe de l'oreille gauche deux jeunes au teint foncé, l'un deux a un Perfecto sur l'épaule tandis que l'autre porte un accoutrement semblable aux danseurs de smurf, cette nouvelle tendance électronique tout fraîchement parvenue des banlieues New-Yorkaises. Il s'agit de Boris et Osef d'après une source proche de « Rosy », copine du gamin et aussi maquereille officielle du canton. Identiques à du papier à cigarette, les murs de la chambre d'hôtel m'ont confié les secrets de la voix d'une de ces filles qui ne m'a pas laissé sans une étrange impression familière. La soirée est bien avancée quand j'aperçois dans la rue en face ladite Rosy qui descend de bécane, rejoint sa loge, alors que David menace de reprendre sa route. Je décide de le suivre.

Après dix bonnes minutes de parcours, nous nous retrouvons devant un quartier ouvrier, « la cité des Ardoises », de laquelle il ressort une casquette vissée sur la tête dans un Saviem SG3 bâché bleu. Le gamin est calme malgré les sifflements incessants des freins du camion. Suite à l'entrée du fils prodigue dans un bois, je me camoufle derrière un petit tas de bûches et j'observe David en train de descendre une Motobécane de la benne, qu'il enfourche, revêtu d'une combinaison de mécanicien et d'un casque intégral noir. Une fois rejointe la périphérie de la ville il ralentit au niveau du tramway et abat d'une balle dans la nuque un homme qui en descend.

Sans avoir la certitude du comportement à adopter sur le moment, je continue de le suivre de loin et le vois descendre dans un parking souterrain. Après une petite attente, il me semble comprendre que le taxi Mercedes qui en est ressorti devait avoir pour conducteur ce petit malin de David. Bien vu quand on sait que la Gigi a posté des oiseaux à elle dans des appartements, tous les cinquante mètres sur les boulevards principaux.

Je retourne sur les lieux du carnage, l'homme qui est étalé au sol est tatoué sur le bras droit d'une ancre à la Popeye mais ce qui sort de sa bouche ne ressemble en rien à des épinards...

Des crampes musculaires me font oublier l'épuisement moral, « ça me fera une bonne excuse pour aller boire un verre ». Trois verres plus tard une âme imposante se présente devant la porte vitrée.

Gigi rentre.

—La même chose que le journaliste, chef ! Et une assiette de charcuterie avant qu'il enfile ses collants !

Et s'adressant à moi,

—Alors Clark Kent ! On veut sauver le monde en faisant la nique à la police ? Tu vas avoir de gros problèmes toi !

—Suis-je officiellement mis en examen ?

—Ah mais t'as pas compris en fait ? Sur ce coup t'es soit responsable soit dans l'embrouille ! On t'a vu Duconlajoie, et puis t'es vachement discret avec ta Samba moutarde.

—Oui. Mais...

—Mais... tu fermes ta tronche de greffier de papier-cul. En plus d'un collègue je viens de perdre un ami, et ça s'est passé y a pas une heure ! Essaie de me mener en bateau et je t'enfonce la tête dans les chiottes de la brigade.

—J e suis prêt à m'en remettre à la justice si c'est un devoir.

C'est surtout de TE voir. Gaffe si tu viens pas ! Demain 8 h au 11 quai du Grand Charles.

Et elle s'éloigne en léchant le whisky laissé sur son index, fait qui m'aurait habituellement inspiré des images lubriques si je n'avais pas encore devant les yeux celles de l'exécution dont je viens d'être spectateur. « Trouver le sommeil ce soir ne risque pas d'être évident »... Même le terme de la chambre ne peut m'apaiser, fatigué et saoul je m'affale sur le lit, la nausée me taraude le ventre, le plafond jauni semble tourner au-dessus de moi... Une voix familière me revient par les murs, « strange » et langoureuse, j'ai l'impression qu'elle parle à son miroir en pensant à moi :

« Coucou mon amour ! »

Elle divague.

« C'est ça ! Cache-toi t'es moche. »

Sa tête fait balancier.

« Allez viens mon bébé, n'aie pas peur. »

Comme si elle avait reniflé de l'eau écarlate, voilà ce que j'imagine d'après cette voix inconnue.

« Et cette fenêtre... », dit-elle, quand j'ouvre pour mégoter au balcon, alors que la porte de sa chambre ne cesse de s'ouvrir et de se fermer.

Et elle continue de parler

« J e te vois tu sais ! J e suis sûre que tu fais exprès »

La voix me berce et m'assoupit, pourtant paraît toujours présente à mes côtés, peut-être suis-je en train de rêver. Un songe, une chimère, des mots chers au vocabulaire d'un scribe pseudo-romantique, mais pourtant je l'entends, malgré la nuit qui me tire par le fond. J e me revois nager intérieurement... Unique flash auditif présent dans ma mémoire à cet instant :

« Moi je vais lui faire dire la vérité. »

Selim Anthony . Novembre 2016 . Editions Pomarin